

rare pourtant, les avait suivis dans leur retraite ; les autres domestiques, choisis dans le canton même, n'avaient pu par conséquent révéler aux curieux les raisons du changement qui s'était opéré dans les habitudes de leurs maîtres. Nous prions le lecteur de nous suivre dans une belle et grande pièce dont on n'avait pas cherché à dissimuler l'usage, car d'amples rideaux cachaient mal le lit de la maîtresse de la maison.

L'ameublement de cette chambre était simple et de bon goût ; deux tableaux, dont l'un représentait une femme de la cour de Louis XIV, et l'autre un officier-général, étaient suspendus de chaque côté de la cheminée ; de charmants paysages décoraient le fond de l'appartement ; plus bas, quelques portraits remarquables par l'extrême fidélité de la ressemblance, semblaient destinés à perpétuer le souvenir des anciens propriétaires du château. Un seul de ces portraits était voilé d'un taffetas vert, et cachait à tous les yeux une mystérieuse image à laquelle se rattachait sans doute un événement douloureux. Devait-il donner l'idée d'une mort prématurée ou d'une séparation due à des circonstances extraordinaires, et dont on semblait ne vouloir ni rappeler ni perdre le souvenir : c'est ce que l'avenir nous apprendra sans doute.

Neuf heures venaient de sonner à la petite église de Larnac ; la famille était réunie dans la chambre de la comtesse ; d'épaisses portières et un grand feu luraient contre les rigueurs du mois de décembre. Une femme à laquelle on pouvait sans trop de générosité accorder soixante-quinze ans, la marquise de Civray, occupait à droite du foyer une antique fanteuil, vieux serviteur de la famille ; elle tricôtait, seule occupation que lui permit sa vue affaiblie. De l'autre côté du foyer, la comtesse de Civray travaillait à un ouvrage de tapisserie ; elle n'était plus de la première jeunesse, mais on devinait aisément que le temps n'avait pas seul altéré les charmes de sa physionomie. Assis devant le feu auprès d'une table ronde sur laquelle était un livre ouvert, le comte de Civray, armé de pincettes, élevait un magnifique édifice avec des charbons enflammés. Plus âgé que sa femme de quinze ans, ses cheveux grisonnants signalaient seuls cette différence. Du reste, toute sa personne annonçait la force et la vigueur d'un homme de quarante ans.

Enfin, derrière lui était assise une jeune fille à peine dans l'adolescence ; elle aussi travaillait. Cependant le travail de Louise était-il sérieux ? en vérité, je serais disposé à en douter, car son coton tombait toujours, ses aiguilles ne vallaient rien, et le plus souvent, elle était réduite à couper du papier, ou, ce qui nous paraît plus scandaleux encore, à agacer le plus discrètement possible son jeune frère, espiègle et gracieux enfant encore au-dessous de l'âge de raison.

Cependant il y a un terme à tout, même aux enfantillages d'une jeune fille ; l'enfant échappa à sa sœur, qui se prit tout à coup à réfléchir. Le silence régnait depuis quelques minutes, Louise semblait plus triste que de coutume, la grand-mère l'examina un instant :

—D'où vient, mon enfant, dit-elle, cet air soucieux convient si peu à ton âge ? — Ah ! bonne maman, à treize ans, on a aussi ses peines.

À ces mots, Mme. de Civray, levant la tête pour la première fois, parut attentive à la conversation qui s'établissait entre sa belle-mère et sa fille. — Ses peines ! reprit la marquise, pauvre petite, d'où connais-tu ce mot ? et comment pourrais-tu te l'appliquer, à toi, si jeune, si heureusement née ! ton imagination te créerait-elle déjà des peines ? Hélas ! je sais, par expérience, que celles-là sont souvent plus difficiles à supporter que les chagrins véritables ; car, pour lutter contre ceux-ci, l'âme au moins, peut réunir toute son énergie, toute sa foi dans les gâces d'en haut ! À tort ou à raison, tu fais une petite moue chagrine, qui pique ma curiosité ; voyons, chère enfant, dévoile-nous le secret de tes douleurs, tu sais que les grand-mères ont toujours des trésors de consolations à la disposition de leurs petits-enfants.

— Eh bien, reprit Louise, j'ai du chagrin, et, en vérité, il n'est que trop motivé ; n'ai-je pas vu partir aujourd'hui ma bonne amie Elisabeth de Larnac ? Vous savez qu'elle est venue ce matin nous faire ses adieux ; il est triste de se séparer d'une compagne de son âge, et puis.... — Ici Louise sembla hésiter à compléter ses confidences.

— Comment, ce n'est pas tout ! reprit la marquise. Je ne t'ai jamais vu tant de chagrins à la fois. Voyons, mon enfant, achève, peut-être le remède au mal est-il facile ?

— Qu'elle est heureuse, Elisabeth ; dit Louise, dans trois jours elle sera à Paris, elle verra ses belles proménades, où il paraît qu'on s'amuse tant ; et nous, jamais....

— Ah ! Louise, qu'as-tu dit ? interrompit la marquise. — À ces mots, Mme. de Civray pâlit, son ouvrage tomba à terre ; elle parut ne pouvoir maîtriser la plus vive émotion. — Oui, jamais.... jamais, ma fille, à moins que....

Le comte soupira profondément à ces paroles de sa femme, et lui baisa la main avec tendresse. Il eût pu se expliquer cette scène, mais connaissant déjà l'effet magique de ses caresses enfantines et de ses yeux charmants, il sauta sur les genoux de sa mère. — Ne pleurez pas, dit-il, c'est votre Henri qui vous le demande.

Louise venait de quitter sa place pour essayer de réparer le mal qu'elle venait de faire, lorsqu'elle entendit un bruit confus dans le vestibule ; les chiens de garde aboyaient, des pas précipités et ces mots qu'on entendit distinctement : « Priez-le de se hâter, il n'y a pas de temps à perdre, » excitèrent l'attention de tous. Toute la famille se leva spontanément, et Louise, légère comme l'oiseau, s'élança vers la porte qu'un domestique ouvrit au même instant.

— M. Jules de Menneville est en bas, dit-il ; il offre ses hommages à Ma-

laine, et la prie de l'excuser s'il lui enlève Monsieur pour quelques minutes. — Ne vous a-t-il pas dit pourquoi ? s'écria vivement la comtesse. — Il donnera, a-t-il dit, ses explications à Monsieur, mais que Madame ne s'inquiète nullement.

— Ce ne peut être qu'une plaisanterie, reprit le comte ; notre ami Jules aura poursuivi et tué un brocard, il veut nous faire hommage de sa victoire, et craint sans doute de se montrer devant vous dans sa toilette de combat. Je suis seulement étonné qu'il chasse aujourd'hui ; il y a bien des années que je n'ai vu un froid aussi rigoureux.

Et comme M. de Civray regardait son mari avec inquiétude : — Rassurez-vous, ma chère amie, lui dit-il, nous ne sommes plus au temps des expéditions aventureuses ; il s'agit tout simplement, je vous le répète, d'un quartier de chevreuil dont Menneville vous fait hommage.

Au reste, vous me connaissez, quel que soit le projet de notre jeune chasseur, comptez sur ma présence, a-t-il dit. Il sortit et on l'entendit descendre rapidement l'escalier. Louise le suivit pour instruire sa mère de ce qu'elle entendrait. Jules, aussi impatient qu'on l'est à son âge, venait d'entrer dans sa vingt-cinquième année, il avait déjà monté plusieurs marches ; son fusil et son costume annonçaient qu'il s'était, en effet, livré à son plaisir favori.

— Qu'est-il donc arrivé, mon cher Jules ? dit le comte. — Rien qui nous concerne, mon sieur ; cependant il faut nous hâter si nous voulons pas être cause de la mort de deux femmes, que le froid extraordinaire survenu dans la soirée, a engourdi sur la route ; elles sont à un quart de lieue d'ici, il fuira, un brancard, des manteaux et deux ou trois de vos gens.

M. de Civray, sans perdre de temps en questions inutiles, fit promptement préparer les secours nécessaires, et guidé par son jeune ami, il s'élança hors du château. Une neige épaisse et durcie par la gelée couvrait la terre ; la lune à demi cachée par les nuages ne répandait qu'une clarté douteuse ; un vent léger troublait seul le calme de cette nuit triste et majestueuse, le comte et Jules marchaient précipitamment. — Quelle heureuse inspiration, dit M. de Civray, a prolongé ce soir votre chasse, mon cher Jules ; vous aviez donc pressenti la bonne action que vous m'appellez à partager avec vous ?

— Je ne m'attendais certainement pas, reprit le jeune chasseur, à finir ma journée, ni si bien ni si tard ; on est venu me dire au moment où ma mère et moi nous sortions de table, qu'un chevreuil rôlait fort près du château. La neige me favorisait par son éclat ; je partis en compagnie de mon fidèle Turc, ne doutant pas que je ne vous fergisse à manger un des inviolables ermites de votre forêt, échappé de sa paisible retraite : le mal appris s'est dérobé à notre poursuite au moment où nous nous croyions sûrs de la victoire. Très-contrarié, je revins sur la route, et comme je n'étais qu'à une demi-lieue de Larnac, je pensai à venir vous demander l'hospitalité. Turc me devançant de quelque pas, et tous deux nous réfléchissons, chacun à notre manière, sur l'inconstance de la fortune, lorsque mon chien, s'approchant du fossé flura un instant et revient près de moi en grognant sourdement.

Supposant alors qu'il s'agissait d'un gibier étranger à sa compétence, mais sans deviner la scène pénible qui m'attendait, je suivis mon guide fidèle. Deux femelles étaient couchées sur le bord du chemin, dans un état d'immobilité complète. Seul, je ne pouvais rien pour elles ; j'insinuai donc à mon brave limier de rester là en arrêt jusqu'à mon retour, et rassuré par la fidélité de mon représentant, je franchis aussi vite que possible la distance qui me séparait du château.... mais, si je ne me trompe, ma sentinelle a trouvé un auxiliaire qu'elle nous envoie en courrier.

En effet, un gros petit homme, dont la structure peu élégante se dessinait sur l'horizon neigeux, s'avavançait tout grelottant moitié de peur, moitié de froid. — Comment, dit le comte lorsqu'il fut près de lui, c'est notre Suisse, c'est Philippe ! La charité fait vraiment des prodiges, depuis quand es-tu si brave ? tu viens sans doute nous chercher ?

— Certainement, M. le comte, et je suis bien aise de vous rencontrer ici, dit le pauvre homme un peu rassuré de voir si nombreuse compagnie. Résolu à ne la pas quitter, il prit le bras d'un domestique, et sans s'inquiéter du degré d'attention qu'on lui accordait : — Personne, dit-il, à son compagnon, ne peut m'accuser de manquer de courage. Je ne suis pas peureux, j'espère, mais dans le poste que j'occupe, la bravoure n'est rien ; il faut de la témérité. Aussi la vie que je mène ne peut durer, j'y aurais déjà renoncé, mais ma femme n'entend pas raison. Elle est si fière de mon uniforme de dimanche, si heureuse de me voir ranger le mon la avec ma canne d'argent ; si orgueilleuse parce que je suis à la tête des processions, qu'elle en mourrait de dépit si je renonçais à mes dignités ; au fait, c'est fluteur d'être à la fois, suisse, balancier et sacristain de Larnac. Seulement tout n'est pas rose dans ce métier, c'est dur d'être obligé de suivre M. le curé partout et à toute heure ; voilà-t-il pas la vieille mère du fermier Nicaise qui s'avise d'être très-mal ce soir, et de nous envoyer chercher au plus vite, j'ai dit que vu la froid et la neige, il serait plus raisonnable de remettre la visite à demain ; la vieille, après tout, serait bien obligée d'attendre et de faire de nécessité vertu. Mais bah ! est-ce qu'on m'écoute ja mais ? au lieu d'être tranquillement dans son lit, voilà M. le curé qui est à gâler à-bas avec de pauvres gens qui auraient mieux fait de rester aus-i chez eux ; encore a-t-il failli être dévoré par ce diable de Turc, une fameuse sentinelle, allez !

Ce bavardage ne parvint pas aux oreilles du comte et de son jeune compagnon, mais les gens en prirent joyeusement leur part, malgré la circonstance. Philippe étant le point de mire habituel de leurs plaisanteries, son heureux caractère le plâçait fort avant dans leurs bonnes grâces. En arri-